

Deux vies



Qui suis-je ? Je ne suis pas ce que je suis. Mais à d'autres moments aussi je suis qui je suis. Mon discours est plein de ce type de moments. Beaucoup de mes phrases reflètent ce type de recherche. Du sens est caché derrière ces façons de dire. J'oppose toujours un être factice à un être réel. Les contradictions, les tautologies, ne sont que des pseudo-contradictions, des pseudo-tautologies. Je suis à la recherche de moi-même. Antanaclases ou reflets. Langage miroitant, miroirs de moi-même. Je suis au miroir, le sens miroite dans ce que je dis. Nettement je vois l'essence, floue devient la circonstance, flous l'événement et l'accident.

Net est le visage reflété, flou celui qui se reflète. Comme il y a des antanaclases verbales, il y a des antanaclases visuelles ou plastiques. Le reflet dans le miroir en est un exemple. Le point ayant été fait sur l'image reflétée, le « ce que je suis » essentiellement apparaît nettement derrière le « ce que je suis » accidentel ou circonstanciel, qui lui est flou, fantomatique. Fantôme de moi-même, je cherche ma vraie image. Au reste celle-ci, même étant nette, devrait être forcément plus lointaine, mais ici elle est plus grande que l'image qui se reflète : il suffit pour cela de mesurer avec un centimètre la distance menton-sourcil dans les deux cas. Le miroir est grossissant, et l'image reflétée n'en prend que plus d'importance, à côté du visage qui s'y mire. Libre à moi d'en chercher le sens, rien n'interdit de symboliser à partir des données visuelles pures, ou des données techniques de la photo...

Ces données, je peux les expliciter. Si le premier plan (l'image « réelle » pourtant, l'autre n'étant que virtuelle) apparaît flou, c'est que la profondeur de champ est peu importante. Celle-ci, selon mon idée initiale, fonctionne ici comme la marge de séparation donnée à deux états de l'être, la latitude respective accordée à l'essence et à l'existence. L'opérateur peut l'augmenter ou la réduire en fonction de l'objectif utilisé, de la sensibilité du film ou de l'ouverture du diaphragme. Je peux toujours « fantomatiser » extrêmement, jusqu'à le rendre illisible, le premier plan. Mais l'image perdrait du sens. Comme un être totalement angélique ou perdu dans son aspiration, non lesté d'humanité, détaché ou abstrait totalement de sa vie. Ici tension est maintenue entre les deux états, et matière est donnée à la pensée. La mystique pure et l'extase sont incommunicables.

Cette image maintient une perplexité, un doute. Ce que je suis finalement peut n'être que fantôme, et en moi est un autre, plus réel que moi-même. Est-ce que même *je* suis ? Je est un autre. Fantôme finalement je me cherche. À la recherche du réel en moi. Lequel est le vrai ?

Peut-être avons-nous [deux vies](#) : la première, et la plus importante, celle de [notre enfance](#), où les choses véritablement méritaient d'être, et comme répondaient à leur définition ; là était l'essentiel. Et la seconde, celle de l'adulte, qui n'est qu'une résignation, une capitulation personnelle. Elle s'achève dans le cercueil. Aussi le seul problème qui vaille, pour nous, est-il : y a-t-il une vie avant la mort ? C'est-à-dire quelque chose qui véritablement mérite d'être appelé *vie* ? Qui répond à la définition-archétype de la vie que j'ai en moi. Qui s'atteste en moi quand je prononce ce mot : vie. La vie n'est pas la vie. Ma vie n'est pas une vie. La vie est absente. La vie est ailleurs. Ce que nous voyons n'est que le reflet de l'essentiel. Grossissement significatif du miroir : ce qui est le plus important, et frappe notre vie d'inanité.

La photo ici inverse le schéma habituel. On dit ordinairement que nous voyons en énigme, confusément, toutes choses et comme à travers un miroir, – et que plus tard, alors (c'est-à-dire après notre mort) nous verrons tout face à face. Les miroirs anciens étaient flous. Mais le mien ici est net. Aussi bien la

question pour moi n'est-elle pas d'arriver à une autre vie, plus tard, mais d'y revenir. Tout était beau et unifié, autrefois ; tout est divers et dégradé, maintenant. Il y a eu un jour un, jour de l'unité, et non un premier jour ; et puis ils y a eu les autres, les suivants, qui ne sont plus les mêmes. Monde perdu à connaître, à reconnaître. On n'attend jamais que ce qui peut revenir. Pourquoi s'occuper de la fin, et non du commencement ? Car là où est le commencement, là sera la fin...

Voici que ma photo me fait rêver, dériver, dévier vers l'opposition de l'idéologie chrétienne socialisante, et de la [gnose](#), individualiste et anarchisante. C'est en moi qu'est le royaume, et non ailleurs. Je dois seulement me regarder. Un ancien moi me regarde, et lui seul a droit de regard sur moi. Le reste ne vous regarde pas. Que m'importe ma vie ? J'espère seulement demeurer fidèle jusqu'au jour de ma mort à l'enfant que j'ai été, et qui est maintenant mon aïeul. Et je serai jugé par ce que j'aurai été. Le beau pays natal est à reconquérir, le beau pays du roi qu'il n'a revu depuis l'enfance, et sa défense est dans mon chant...



Miroir est mon âme. Mais j'ai dit miroir *juge*. Se mirer n'est pas s'admirer. Le miroir n'invite pas à se complaire, mais à se projeter loin de soi. Narcisse certes s'y est aimé, mais il en est mort. Il faut au contraire garder le miroir comme instance jugeante, ou comme veilleur. Ange gardien, si on veut, mais non pas flatteur, au contraire indicateur de voie. Décadence quand le miroir flatte. Vie au contraire quand il regarde ailleurs, me projette ailleurs. Les deux femmes ne regardent pas dans la même direction. Inclinaison ou *orientation* salvatrice du miroir. Il indique un but situé hors de l'image, suggérant un hors-champ, tirant le regard de façon impérative. La direction n'est pas indiquée de façon précise. Elle change d'ailleurs quand on retourne la photo, qu'on peut s'amuser à renverser, à considérer dans tous les sens. Mais la suggestion d'un ailleurs, ou d'autre chose, d'un autre mode de vie, d'une interrogation scrutante, est évidente. Madeleine à la veilleuse se scrutant au miroir, scrutée par sa propre image. Je peux considérer le tableau, le poème, en réservant pour plus loin et pour les curieux la solution, dans les notes de ce livre : confrontée à l'énigme, face au poignard de la flamme, fouler l'évidence de vous voir souffrir... .

L'homme est créateur d'images qui le jugent. De [représentations qui orientent sa vie](#). L'image du miroir en est une, et l'homme se reconnaît toujours mieux représenté qu'à l'état instinctif et pour ainsi dire brut. Tous les langages sont des systèmes de représentation, y compris les images. Ce sont les représentations qui donnent sens, non la vie elle-même. Qui n'a été fasciné par la présence des mots eux-mêmes, si supérieurs aux choses, ou bien des reflets, ou des cadres divers dans l'ordre de la vision, donateurs d'ordre, de poids ? La représentation est définitionnelle et ontologiquement lestée. Parce qu'elle est sans doute première, et structure l'esprit. Elle est structurante, parce qu'elle *met en scène* la vie. Sans mise en scène, sans soumission à un cadre reproductif plus ou moins conventionnel, sans ces signes substitutifs ou ce théâtre qu'il nous faut contempler (*théâtre* veut dire lieu de contemplation), la vie n'est qu'instinctuelle. Hors de cette scène ou ob-scène. On n'est que trop porté dans la vie à y adhérer, à s'aimer. Narcissisme. Mortifère est l'autosatisfaction. Mieux vaut se fier à l'instance jugeante du miroir. C'est bon signe quand on le sent redoutable. Le miroir bien compris, pas celui d'aujourd'hui qui me flatte, mais celui traditionnel qui me juge, suspend ma vie mais me fait vivre, évite l'unidimensionnalité.

L'une dort, l'autre veille. Yeux fermés, yeux ouverts. Je contemple ma photo. Telle tu es, mais aussi telle tu peux être. Tu te réfléchis. Pourquoi pas un homme qui m'aime, et pour ce que je suis, et pour ce que je deviendrai ? Que pourrait-elle souhaiter de plus ? Toutes deux sont vraies. Mais l'une est la promesse de l'autre. J'entends d'ici les réalistes. L'une est vraie, l'autre non... — Mais laquelle ?

© Michel Théron – 2011

À suivre...